

leur tremblait comme une feuille de tremble agitée par le vent et qui, par un usage modéré de la partie blanche du céleri employée en salade, sont devenues aussi fortes et aussi solides qu'aucune autre. J'ai également vu des individus nerveux à ce point que la moindre contrariété les mettaient dans un état d'extrême agitation et qui étaient presque toujours dans la perplexité et la crainte, ils furent tout-à-fait guéris par l'usage journalier d'une petite quantité de céleri blanchi, prise en salade à leurs repas. Enfin j'ai été témoin de nombreuses cures par l'emploi du céleri contre les palpitations du cœur.

#### Ciment pour joindre le cuir

Ce ciment, suffisamment fort pour unir les courroies et les semelles de chaussures, peut devenir très-utile. — On le prépare en mélangeant ensemble dix parties de bisulfite de carbone et une partie de thérébenthine, puis en faisant dissoudre dans le mélange une quantité de gutta-percha suffisante pour produire un liquide ayant la consistance de la melasse. Avant de l'employer les morceaux de cuir que l'on veut joindre devront être dégraissés et tissés avec un fer rouge. On dépose ensuite le ciment sur les deux surfaces qu'on applique alors l'une contre l'autre et qu'on maintient bien pressées jusqu'à ce que le ciment soit parfaitement sec. Il est évident que les chaussures dont les semelles ont été jointes ne doivent pas être mises près d'un feu.

### F U I L L E T O N

## LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

### LXVI

#### Blanche au milieu des Taborites

(Suite.)

Le regard hagard, furtif et inquiet que Blanche jeta sur le guerrier n'était guère de nature à lui inspirer confiance : l'expression de ses traits était naturellement dure, et la pensée que des torrents de sang venaient d'être répandus faisait naître dans son esprit des sensations pénibles qui se réfléchissaient sur son visage. Néanmoins Blanche ne se découragea pas ; car elle avait déjà pris son parti.

— Qu'est-ce que vous me voulez, jeune fille ? dit Zitzka, en donnant à sa voix un accent de bonté aussi grand que possible ; car il y avait dans les traits de Blanche quelque chose qui excita immédiatement ses sympathies.

Cette jeune fille est une prisonnière, général, dit le capitaine.

— Une prisonnière ! répéta Zitzka, avec une surprise évidente. Serait-il possible qu'une demoiselle d'un air si doux et d'un extérieur si charmant fût dangereuse pour les intérêts du mont Tabor ?

— Et pourtant, illustre chef, dit l'officier, cette demoiselle a la mine si prévenante, et à qui je serais désolé qu'il arrivât le moindre mal, est une héroïne comme il y en a peu.

— Les sentiments que tu viens d'émettre font honneur à ton bon cœur, mon ami, observa Jean Zitzka. Mais pourquoi m'as-tu amené cette jeune fille ?

— Dans la conviction que vous, général, vous l'admirez, tout en lui infligeant un blâme, répondit l'officier. Je n'hésite plus à vous dire que son crime est d'avoir délivré le baron de Rotenberg, le marquis de Schonberg et le comte de Schonwald du château de Prague.

— Comment ! s'écria le général des taborites, avec un accent tout à la fois d'étonnement, d'incrédulité et d'admiration. Était-ce donc une héroïne, et non un héros qui a accompli cet exploit ?

La demoiselle ne niera pas un fait dont elle a droit d'être fière, dit le capitaine, qui ne perdait point l'occasion de placer une bonne parole en faveur de Blanche.

Est-ce vrai, jeune femme ? demanda Zitzka, avec intérêt, et en fixant sur elle son œil pénétrant.

— C'est, en effet, la vérité, illustre chef, répondit Blanche, dont le front, les joues s'animèrent d'une vive rougeur.

Et dites-moi, charmante ennemie, dit Zitzka, avec un sourire qui finit de rassurer l'officier sur le sort de Blanche, dites-moi

quels motifs vous ont décidée à vous lancer dans les périls et les difficultés d'une pareille entreprise ?

— Je sais que vous avez tout droit de me questionner, puisque je suis votre prisonnière, et que si je désire obtenir votre bienveillance, je dois vous répondre, dit Blanche d'une voix tremblante et en levant vers le général un regard suppliant. Mais je ne puis vous satisfaire quant à la question que vous venez de m'adresser.

— Tu avais sans doute de l'amour pour l'un des seigneurs que j'avais fait arrêter ? observa Zitzka, d'un ton d'excellente bu-meur.

Non... tel n'était pas le motif qui me guidait, dit Blanche en se redressant soudainement, et avec une fermeté et une dignité qui augmentèrent encore l'admiration que le général éprouvait déjà pour elle.

— Eh bien, je ne vous presserai pas davantage sur ce point, répliqua-t-il. Mais à quel propos avez-vous arrêté cette jeune fille ? demanda-t-il, en se tournant vers l'officier.

— Nous l'avons trouvée dans la petite chapelle qui est située dans cette partie de la forêt qui longe l'aile droite du château, répondit l'officier.

— Et qu'est-ce que vous faisiez dans mon camp, jeune fille ? demanda Zitzka ; et comment les sentinelles que vous avez dû rencontrer vous ont-elles laissées passer ?

— La demoiselle est en possession de votre bague, général, dit le capitaine, en s'interposant de la façon la plus respectueuse.

— Oui, et par la vertu de cette bague, je vous conjure de m'accorder une faveur, illustre chef ! s'écria Blanche, en montrant le talisman qui lui avait ouvert les lignes de l'armée Taborite.

— Ma bague ! le joyaux que j'avais donné à l'autrichien ! dit Zitzka, frappé de surprise. Comment cela se fait-il ?... quels rapports, mademoiselle, existent entre vous et cet homme illustre ?

— Des rapports d'amitié, répondit notre héroïne ; et c'est parce qu'il m'estime comme un frère chéri sa sœur qu'il m'a remis cette bague qui devait m'aider dans une certaine entreprise.

— Et cette entreprise ? continua Zitzka.

— Était de pénétrer dans le château de Rotenberg. Vous voyez, puissant guerrier, que je réponds à vos questions avec franchise.

— Votre visage porte, en effet, le cachet de la candeur, dit le Taborite. Puis, après quelques moments de réflexion, il fit signe à l'officier de se retirer.

Celui-ci sortit aussitôt de la tente accompagné par un regard de gratitude de Blanche, qui n'avait pas manqué de reconnaître l'intérêt qu'il lui avait témoigné, et ses efforts pour lui concilier la bienveillance de Zitzka.

— A présent, nous sommes seuls, jeune femme, et vous pouvez parler plus librement, reprit le Taborite. Il y a en vous un mystère que je ne sais quelle curiosité me pousse à pénétrer. Qui êtes-vous donc, vous qui avez risqué votre vie pour sauver celle des seigneurs que j'avais fait enfermer dans le château de Prague ? Comment avez-vous conquis l'amitié de l'illustre autrichien qui vous a donné cette bague ? et pourquoi, ce soir, cherchiez-vous à pénétrer dans le château de Rotenberg ?

Pour répondre aux trois questions que vous me posez, dit Blanche, je dois d'abord vous faire connaître que je suis la fille adoptive de braves et excellentes gens qui habitent dans cette forêt, et que le nom sous lequel je suis connue est Blanche Gaspard.

— Blanche Gaspard ! s'écria Zitzka : certainement ce nom ne m'est pas inconnu. Ah ! je me rappelle, ce doit être vous que Henri de Brabant a retiré de la Moldau et qu'Étina fit transporter au château de Prague ?

— C'est moi-même, en effet, dit notre héroïne. Vous savez à présent comment est né avec le chevalier Henri de Brabant une connaissance qui est devenue de l'amitié. Quant à votre troisième question, je vous dirai franchement qu'il y a dans le château de Rotenberg une dame pour laquelle j'éprouve le plus profond intérêt, une dame à qui je voulais porter, outre quelques vivres, un déguisement qui pût l'aider à quitter ce séjour de la famine et du malheur.